Laurent Gourmelon

Capture

ROMAN

société des écrivains

Laurent Gourmelon

Capture

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© Société des Écrivains, 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La mission a mal tourné, Moisché et moi sommes faits prisonniers par les troupes palestiniennes. Un mauvais repérage des lieux par nos services de renseignements, une taupe, nous ne le savons pas, mais toujours est-il que nous avons été pris.

Nous sommes ligotés, battus et emmenés dans une vieille bâtisse qui leur sert de prison et de lieu d'interrogatoire. Ils veulent avoir des renseignements, mais Moisché et moi ne dirons rien, ils pourront faire tout ce qu'ils veulent, rien ne franchira nos lèvres, à part des insultes, surtout de la part de Moisché.

Cela fait maintenant dix jours que nous sommes torturés plusieurs fois par jour, privés d'eau et de nourriture, jetés dans une cellule insalubre à même le sol, au milieu des déjections et des rats. Nous avons tout subi, la tête dans une bassine pour nous faire suffoquer, les coups, les matraques dans l'anus, l'électrocution, et bien pire encore.

Nous sommes torturés à tour de rôle, mais je sais que Moisché a plus souffert que moi, il est quasi inconscient à chaque retour de torture. Je le connais, il les a bravées, il n'a peur de rien. Il en paye le prix.

Moi non plus je n'ai pas peur, j'ai mal, ils m'ont brisé les deux poignets, j'ai faim et soif, mais par-dessus tout, j'enrage de ne pouvoir protéger mon frère. Mais quelque part au fond de moi j'entends la voix de mon grand-père qui me dit que je sortirai mon frère de là, je mourrai s'il le faut. Mourir ne me

fait pas peur, je n'ai qu'un seul but, faire sortir Moisché de ce fourbi.

Le troisième jour, un rat s'approche de mon visage, Moisché est inconscient. Le rat est juste à côté de ma bouche, il croit que je suis mort et qu'il va pouvoir se régaler de ma chair. Il a mal vu, d'un coup sec de la mâchoire, je l'attrape, croque sa nuque qui la brise d'un coup. J'en avale une bouchée et un peu de sang pour m'hydrater. D'un mouvement de tête, j'envoie le cadavre du rat vers Moisché et lui ordonne de boire le sang et manger la chair. Il a besoin plus que moi de reprendre des forces. Il m'obéit sans broncher et murmure un merci. Il sait que je suis là pour le protéger.

Le dixième jour, les Palestiniens me ramènent dans la cellule, ils ne m'attachent que les poignets brisés, et jugent inutile cette fois-ci de me lier les chevilles. Erreur, je n'attendais que cela. Moisché est gisant proche de moi, mais encore en vie, il est solide.

Un des gardiens s'approche de moi, il se met à me pisser dessus. D'un mouvement brusque du bassin, je jette mes jambes vers le haut, lui enserre le cou entre mes chevilles et lui brise la nuque d'un coup bref et intense. Je suis passé en mode meurtrier, personne ne survivra, le goût du sang est dans ma bouche, je les tuerai tous et sortirai Moisché de là.

Le gardien s'écroule à mes pieds. Malgré la douleur dans les poignets, je parviens à prendre le trousseau de clefs accroché à sa ceinture, et me libère les mains. Aussitôt je me redresse et libère mon frère. Il est trop faible pour tenir debout. Moi aussi, mais la rage m'anime. Je le prends sur mes épaules et sors de la cellule.

Un second gardien est là, assis, fusil entre les genoux en train de lire un journal. Je dépose Moisché et me précipite sur lui, je lui assène un coup de boule tellement violent que son

nez craque, et l'os du nez s'enfonce dans son cerveau, il meurt sur le coup sans un bruit.

Ils sont une demi-douzaine au rez-de-chaussée, juste au-dessus des cellules. Je monte l'escalier avec Moisché sur mes épaules. Arrivés en haut, un homme est là avec deux couteaux, et j'en vois un autre avec une mitraillette. Je n'ai pas le choix, je dois utiliser le premier comme bouclier pour éviter que les balles du second n'atteignent mon ami. Je fonce sur le premier et viens m'empaler volontairement sur ses couteaux qui viennent strier mes aisselles de plaies béantes. La douleur me fulgure, mais je ne pas lâche mon ami. L'autre tire, mais ses balles ne font que percuter son complice. Je fonce vers lui avec mon bouclier humain, Moisché sur une épaule pour me libérer un bras.

Je parviens à arracher un couteau, que je plante dans la gorge du tireur. Je récupère son arme, j'ai du mal à la tenir avec mon poignet en miettes.

Les quatre autres étaient dehors, ils sont alertés par les coups de feu. Ils n'ont pas le temps de tirer, je suis plus rapide, je suis alors un loup, je tire en hurlant, toutes mes balles font mouche. Ils prennent pour ce qu'ils ont fait à mon frère.

Il y a un peu d'eau et de pain, je force Moisché à boire, et trempe du pain dans l'eau pour lui glisser un peu de nourriture dans la bouche. J'avale quelques gorgées, il faut que j'aie des forces pour ramener mon ami chez nous.

Nous n'avons pas de temps à perdre, d'autres ennemis arriveront, armés, je ne pourrai pas tous les descendre. Nous devons fuir. Je reprends Moisché sur mes épaules et sors de la baraque. Je ne sais pas exactement où nous sommes, mais si je passe par la route qui se profile au loin, nous sommes sûrs de rencontrer des patrouilles palestiniennes. Alors que le désert est proche, nous passerons par là.

Moisché me supplie d'une voix faible de l'abandonner là, j'ai plus de chances de survie sans lui à porter tel un fardeau ! Hors de question, pour une fois c'est moi qui décide, et j'ai décidé de le porter jusqu'à la liberté ! Moisché comprend qu'il n'a rien à dire de plus, cette fois-ci je suis plus têtu que lui…

Les heures de marche se succèdent, sous la chaleur accablante, avec mon ami sur le dos, et la réserve d'eau a été avalée par mon ami.

Le soir, la température chute vertigineusement, alors je creuse un trou avec mes mains, en retenant des cris de douleurs à cause de mes poignets brisés, et y dépose Moisché en m'allongeant contre lui, pour conserver notre chaleur.

Nous nous nourrissons de scorpions, serpents, que je capture et tue avec le couteau que j'ai pris à l'ennemi.

Je marche tout en parlant à mon frère, il ne me répond pas, il respire tout juste. Alors je pense à Dieu, et à mon grand-père qui n'a jamais perdu sa dignité dans les camps de concentration. Je reste droit et fier, je tiendrai le coup jusqu'à ce que Moisché soit en sécurité. Je récite tout haut le « Shéma Israël », prière juive incontournable, cela me donne des forces.

Au bout de huit jours de marche, j'aperçois un cheik point au loin, des camarades Israéliens, je parviens à me traîner jusqu'eux et je sais que Moisché est sauvé. Je peux enfin m'écrouler inconscient mais heureux.

Moisché et moi serons soignés, et pourrons reprendre nos missions, mais j'ai franchi un cap, celui du goût du sang, celui de la colère, de la rage.

Vincent se réveille, en sueurs, il vient de faire de nouveau ce même cauchemar qui le hante parfois. La mort récente de son ami et frère Moisché n'y est pas étrangère. Il regarde sa